

***à Nicole Nougaret  
à Corinne Gambin  
qui nous ont quittés trop tôt***

# Gégé, Ginette et Paulo



Illustration : Mô

Texte : Michèle – Mô – Any – NicoleN – Michèle

<sup>1</sup>Le jour où j'ai arrêté de respirer,

<sup>2</sup>c'était le 16 mars, juste après l'intervention télévisée du Président de la République à propos du coronavirus. Il m'a tellement foutu les chocottes avec ce putain de virus, en nous disant que c'était que le début, qu'en France, on comptait 6 623 cas confirmés, plus de 400 cas graves hospitalisés et 148 personnes décédées du coronavirus, que le nombre de cas doublait désormais tous les trois jours, que je me suis dit : Gégé, faut que tu trouves une solution ! Je m'appelle Gérard mais quand je

---

<sup>1</sup> Michèle

<sup>2</sup> Mô

me cause, je dis Gégé, c'est plus intime ; j'ai l'habitude de donner des surnoms aux gens que j'aime.

Alors je me suis mis à réfléchir. Je n'allais pas me laisser faire. Je n'allais pas courir le risque qu'un mec me refille au mieux la maladie au pire la mort ! Fallait que je trouve une façon de résister, de me mettre à l'abri ! Et si cette saloperie de maladie se chopait par le nez ou par la bouche fallait plus que je me serve de ces deux trucs. Je me suis dit qu'il y avait sûrement un moyen de s'en passer. Les plantes, par exemple, elles en ont pas de nez et de bouche et elles parviennent quand même à vivre. Je me suis souvenu d'un vieux cours de sciences naturelles, un résumé que j'avais oublié dans un recoin de ma cervelle :

À l'obscurité, respirent les végétaux chlorophylliens. Ils absorbent du dioxygène et rejettent du dioxyde de carbone. Il n'y a pas de photosynthèse.

À la lumière, les végétaux chlorophylliens respirent également. Mais ce phénomène est masqué par un autre plus important, la photosynthèse : les végétaux absorbent du dioxyde de carbone et rejettent du dioxygène.

Alors, j'ai pris ma décision. Je me suis mis à chercher ce gros rouleau de scotch double face que j'avais acheté, un jour, pour fixer les dalles en PVC du sol de la cuisine, j'ai pris mon stock de chewing-gum à la chlorophylle, ma veste de chasse et mon chapeau de pluie et je suis descendu dans le jardin. Il faisait nuit. J'ai choisi un bel endroit, au milieu de la pelouse et j'ai creusé un trou de près d'un mètre de

profondeur. J'ai tiré, vers lui, le tuyau du goutte-à-goutte qui jusque-là servait à mes plants de tomates et je me suis planté dans le trou. J'ai ramené, autour de mes jambes, la terre. J'ai tassé. A la lueur de la lune, il m'a semblé voir comme des yeux écarquillés sur chaque feuille du jardin.

Ça caillait. J'ai enfilé ma vareuse, j'ai enfoncé mon crâne profondément dans le chapeau et je me suis enveloppé la tronche de scotch, à la manière des momies, en évitant les yeux, évidemment.

J'ai cru d'abord que j'allais m'étouffer. Mais je me suis raisonné. Je me suis concentré et j'ai guetté le phénomène. J'ai trouvé le temps long, très long, trop long, mais j'ai fini par percevoir que par tous les pores de ma peau entrant de l'oxygène et sortait le gaz carbonique. C'était une drôle de sensation. Ces échanges gazeux faisaient frémir mes poils et le tissu de mes vêtements. Et je restais en vie !

Des moucherons et toutes sortes de papillons de nuit venaient se coller sur le double-face...

Je fermai les yeux et m'endormis, les jambes bien ancrées dans le sol...

<sup>3</sup>Le lendemain, je me suis réveillé dans mon trou, au milieu de la pelouse, le scotch double face si profondément enfoncé dans ma bouche que je ne pouvais plus parler ; je ne pouvais pas bouger la partie inférieure de mon corps enterrée dans la terre. J'ai aperçu alors ma femme Ginette, quelques voisins et surtout une voiture de pompiers en bas de la maison. Ils ont essayé de m'extirper du trou, mais vu que j'avais

---

<sup>3</sup> Any

bien tassé la terre autour de mon bassin, ils n'ont pas pu me sortir de là et ils ont dû faire venir une grue qui, avec sa grosse fourche, m'a attrapé la tête, puis les épaules.

Je souffrais le martyre et mes poumons en ont pris un coup, je n'arrivais plus du tout à respirer.

Je vous dis pas, quand la partie inférieure de mon corps a émergé du trou ! Tout le monde a applaudi mais, moi, je me suis retrouvé expulsé dans l'air, le corps mou comme une poupée de chiffon. Puis, la grue est tombée en panne et je suis retombé sur le sol pratiquement sans connaissance.

Je suis resté un mois à l'hôpital avec une double fracture de la mâchoire et les deux jambes dans le plâtre. Ginette a demandé le divorce, furieuse d'avoir été ridiculisée devant tous les voisins et d'avoir dû payer une énorme contravention pour avoir dérangé les pompiers, monopolisé une grue, dans ce contexte sanitaire hors normes.

En plus, elle, la Ginette, m'a mis dehors de notre domicile conjugal, vu que j'ai perdu mon boulot et qu'elle a fait la connaissance d'un pompier qui est devenu son amant.

Elle a quand même accepté de me laisser m'installer dans l'abri de jardin au milieu des outils. Je dors sur un lit de camp (les deux jambes toujours dans le plâtre) et elle m'apporte une fois par jour une assiette de pâtes. Elle m'a annoncé ce matin, que nous étions tous confinés et qu'il m'était interdit de sortir de chez moi... Ginette, elle a toujours eu le sens de l'humour !

<sup>4</sup>Alors je suis là, collé sur ce grabat, « mon chez-moi » hein ! Et de plus, j'ai froid et il pleut. Et mon ex, Ginette,

si elle reste dans la maison, avec le pompier, comment je vis moi ?

J'ai attendu jusqu'au soir, personne n'est venu, j'en pleure !

Un rayon de soleil m'a tiré d'un sommeil de marmotte, tiens donc, de marmotte. C'est bon, j'y retourne. Cela m'étonnerait qu'ils aient bouché mon trou ; le jardin, c'est moi le seul qui s'en soucie.

Au boulot ! Ça suffit 'l'handicapement', j'ai de l'imagination ; à moi le râteau et la faux, et debout ! Aïe, ce con de râteau me griffe le crâne, toujours veinard, ma pomme ! Mais je le tiens et le coince sous mon aisselle, je fais de même avec la faux.

Un coup de rein, c'est bon, et dehors ! On va bien voir si je reste enfermé à manger des pâtes.

Patiemment, tout doucement, un pas de râteau, un pas de faux, voilà la porte, le sentier, mon jardin. Il sent l'herbe fraîche et s'illumine de fleurs de prairie. Je me sens mou, tendre... et affamé.

La maison est close, portes et fenêtres itou ; sur les marches, la gamelle du chien, pleine, mais pas de chien. La garce de Ginette, elle est partie ! J'ai si faim que je goûte les croquettes, ça se mange. J'aimerais un steak ; si j'allais le chercher ? Après une heure d'effort sur la route vide, le resto du village est fermé, because virus.

Si je m'assois sur le banc, je ne suis pas sûr de repartir. J'ai été si longtemps à l'hôpital que je m'étais là, au soleil.

— Hello, un pastis vieux frère ?

C'est un vieux mendiant, bouteille à la main ; il n'est pas malade lui ? Enfin un compagnon !

– <sup>5</sup>C'est pas de refus.

Je le regarde. Il n'est plus jeune mais avec les SDF, on peut jamais savoir ; il a peut-être cinquante, soixante, ou quarante balais.

Il s'assoit à côté de moi, sur le banc, me passe sa bouteille, et j'en avale une bonne lampée. Un tord-boyau infâme, mais qu'est-ce que ça fait du bien ! Tout chaud à l'intérieur et comme une éclaircie dans la tête.

– Et attends, il a dit, tu veux croûter aussi ?  
T'as d'la chance, mon frère, aujourd'hui j'ai de quoi.

Il a sorti une boîte de pâté largement entamée et un quignon de pain, et j'ai jamais mangé d'aussi bon cœur. On a bu encore un coup à sa bouteille.

Il m'a dit :

– Je retourne plus dans mon squat, y a des gars qui ont la crève et ça tousse dans tous les coins, je n'arrive plus à dormir.

Alors, tout doucement, un pas de râteau, un pas de faux, on est rentrés à la maison.

Paulo n'a pas de plâtre, c'est lui qui s'est baissé pour récupérer la clef de secours qui est toujours sous le pot de fleurs.

Welcome ! nous a accueilli le paillason de Ginette.

Et comme on était les bienvenus, on s'est bien installés et on a recommencé à dîner.

Ginette, elle a fait un max de provisions, ça lui coûte rien vu que c'est moi qui les porte, les sacs.

On a mangé comme des rois, et on a pas plaint les bouteilles.

---

<sup>5</sup> Michèle

- Tu vas planter un arbre ? a demandé Paulo, en regardant par la fenêtre. Il y a un trou dans ta pelouse.
- Non, j'ai dit, le dernier truc que j'ai planté, il a pas vraiment bien poussé.

C'est curieux, mais j'aime plus beaucoup les arbres et leur respiration chlorophyllienne ; les pieds de tomates ont crevé, et le gazon est labouré depuis l'intervention de la grue. J'ai plus envie de jardiner.

Alors, j'ai eu l'idée du siècle : je vais creuser une piscine. En plus, elle est déjà commencée.

Et l'abri de jardin ? Ha, ha ! Je vais le démolir, on fera un pool house, avec tout le confort moderne.

L'idée a beaucoup plu à Paulo, mais son rire s'est terminé en quinte de toux.

Et c'est alors que j'ai compris. Le virus ! La saleté de corona, il l'a attrapé dans son squat. Et j'ai dû l'attraper aussi. Mais finalement, je m'en fous.

La vérité, ce qui me stresse, c'est que Paulo, il peut crever. Je me suis dit : Gégé, faut que tu trouves une solution.

Alors, on va se confiner à deux. Dans l'armoire à pharmacie, il y a trente-deux boites de doliprane que Ginette a achetées, et dix-huit thermomètres, sûrement pour le cas où on en casserait dix-sept. S'il est trop malade, Paulo, demain j'appelle les secours. J'espère que c'est pas les pompiers.

On restera à l'hôpital, le temps de flinguer le virus. Et Ginette, je la connais ; trouillarde comme elle est, elle mettra plus un pied dans la maison.

Paulo, c'est mon copain, mon pote pour la vie.

En vrai, il s'appelle Paul-Henri, mais quand je lui cause, je

dis Paulo, c'est plus intime.

J'ai l'habitude de donner des surnoms aux gens que j'aime.

# Jamais résignées



Photo Aram Alban

Texte : M<sup>ô</sup> – Any –

Nicole – Michèle- M<sup>ô</sup>

<sup>6</sup>Quand Valentin épousa Julia, il n'était pas très fortuné ; aussi décida-t-il de partir seul, en voyage de noces, il ne voulait rien demander à sa belle-famille...

Mais ça c'était la version officielle !

---

<sup>6</sup> Déclencheur inspiré par le roman de Raymond Queneau : *Le Dimanche de la vie*

<sup>7</sup>Château de Saintonge Avril 1930

Quand elle apprit cette nouvelle insensée, ce fut la consternation dans la famille de Saintonge !

Devant la gravité de la situation, tous les membres de la famille de Julia furent conviés à une réunion exceptionnelle, le lendemain même du mariage. On en informa le clergé qui dépêcha Monseigneur Corona au conseil de famille. Le notaire, Maître de la Trémolle, convoqué, arriva en toute hâte, le contrat de mariage sous le bras.

Julia était présente, moulée dans une robe noire légèrement décolletée, une alliance discrète à l'annulaire et un sourire rayonnant.

Les autres membres de la famille, accablés, demandèrent tour à tour, au père de Julia puis à Monseigneur Corona, et enfin à Maître de la Trémolle, ce qu'il convenait de faire en pareille situation.

La conversation, entre hommes, se poursuivit pendant une petite heure, chacun arguant qu'il convenait de mettre fin à cette alliance, étant donné l'humiliation subie à l'encontre de Julia et de toute la famille.

La jeune mariée, assise dans un fauteuil Louis XIII, attendait tranquillement de pouvoir s'exprimer ...

Mais quand elle comprit que son propre destin était discuté sans même tenir compte de sa présence elle se décida enfin à mettre fin à cette comédie et demanda la parole.

Son intervention resta dans les annales de la famille !

Avril 2020 – Bérangère, l'arrière-petite fille de Julia

---

<sup>7</sup> Any

découvre un carnet écrit par son arrière-grand-mère relatant le discours qu'elle avait tenu ce jour-là, le lendemain de son mariage.

Bérangère est sous le choc, d'autant plus qu'elle est investie dans les combats féministes depuis quelques années et poursuit des études de journalisme.<sup>8</sup>

<sup>9</sup>Bérangère ouvrit avec respect le petit cahier tenu – par intervalles – par son aïeule. Seuls, les moments essentiels jalonnant sa vie y prenaient place. Ce jour d'après noces, la jeune Julia, âgée de vingt ans et jusqu'alors couvée par ses parents, nota son intervention.

Le 12 avril 1930

«Je décidai de leur expliquer et me levai afin qu'ils me vissent. Je m'expliquais devant chacun... Monseigneur Corona me regardait, sévère, mes parents étaient médusés et le notaire chagrin.

- Je vous ai menti et Valentin aussi. Nous ne nous sommes pas rencontrés par hasard à une de vos soirées traditionnelles mais par petites annonces ! Celles, Père, qui figurent dans votre chère revue, Le chasseur français.

J'y avais envoyé – sous un pseudonyme – une demande pour un emploi d'institutrice à l'étranger. Vous m'avez bien éduquée, en parents soucieux de me voir en «bonne société», je vous remercie pour cela, mais je ne

---

<sup>8</sup> Consigne pour Nicole : Bérangère décide de dévoiler le discours de son arrière-grand-mère sur les réseaux sociaux et ça va flamber sur la toile

<sup>9</sup> NicoleN

suis pas votre avenir, j'ai mes rêves et mes espoirs. Valentin a répondu, il voulait une compagne pour l'aider à accomplir une mission. Nous avons beaucoup correspondu et monté ce stratagème afin de réussir ce projet. Vous n'auriez jamais voulu car j'étais encore mineure. Maintenant, je peux, c'est mon époux qui m'y autorise et nous sommes d'accord. Valentin n'est pas «en voyage de noces» mais il est sur le point de partir pour accomplir sa mission. Depuis mon enfance de temps de guerre, le monde a changé. Réveillez-vous !...<sup>10</sup>

<sup>11</sup>Le texte de son discours, sans doute tronqué, s'arrêtait là, mais à la page suivante, Julia avait noté les réactions de sa famille :

« Lorsque j'ai cessé de parler, je m'attendais à un tollé général, mais pendant ce qui me parut une éternité, personne ne dit un mot. Tous me regardaient, comme prêts à suffoquer, les yeux grands comme des soucoupes. Et puis d'un seul coup mes parents retrouvèrent leur voix, tous les deux en même temps :

- Ma petite fille, gémit mon père, en se tordant les mains, mais que racontes-tu ? Tu nous as menti ? Toi, toi ?
- Ce n'est pas possible ! hurlait ma mère, écarlate. C'est ce... ce... cet aventurier ! C'est lui qui a tout manigancé ! Voyons

---

<sup>10</sup> Consigne : Comment Julia répond aux questions de sa famille horrifiée et désabusée et Bérangère à ses internautes.

<sup>11</sup> Michèle

Maître, dites quelque chose, il n'est pas pensable que ce mariage soit légal, il doit y avoir un recours !

Les deux sommités avaient l'air plutôt embarrassées.

- Humm, hum, a dit Monsieur de la Trémolle, de sa petite voix flutée, on ne peut plus légal, j'en ai bien peur, cher ami.
- Les deux époux ayant clairement exprimé leurs consentements, et le mariage ayant été... consommé, a ajouté Monseigneur Corona de sa lente voix de baryton, un peu hésitante pour l'occasion, ils sont mariés devant Dieu. On pourrait néanmoins plaider l'aliénation de la volonté chez une enfant trop jeune, mais rien ne prouve...

C'était trop fort ! Cela recommençait, ils n'avaient rien compris !

- Non, non, et non ! ai-je hurlé. Je ne suis plus une petite fille ! J'ai vingt ans, je suis mariée, de par ma volonté, je suis émancipée de votre triste autorité ! J'aime Valentin ! Je l'aime et je le suivrai !

C'est à ce moment-là que j'ai attrapé le fusil de chasse de mon père, accroché à sa place habituelle, derrière moi sur le mur. Contre tous les règlements, Père le maintient chargé, en cas, dit-il, de mauvaise surprise. Il m'a appris à tirer.

- Maintenant, ai-je poursuivi plus calmement, vous allez tous m'écouter. Valentin a une mission, une grande et belle mission que je serai fière de partager. Il veut rejoindre Pierre Chappelier, c'est un

simple roturier, Père, mais un noble cœur.  
Avec Louis Magaud d'Aubusson, un hobereau celui-là, ils ont fondé une association, la Ligue pour la Protection des Oiseaux.

Pierre cherche un couple pour s'installer en Angleterre, et rencontrer là-bas un certain Max Nicholson.

Nous partirons à deux et croyez bien que nous protégerons les cailles, les perdreaux, les corbeaux et les macareux contre tous les odieux chasseurs !

Dans mon enthousiasme, c'est là que j'ai appuyé sans le vouloir sur la gâchette, le coup est parti, brisant le lustre du salon ; heureusement, je n'ai blessé personne.

Alors, laissant derrière moi, médusés, mes parents et leurs invités, je me suis enfuie dans la nouvelle voiture automobile que Père avait commandée pour le mariage. Bastien, notre chauffeur, m'avait donné quelques leçons de conduite, à l'insu de mes parents. Si vous lisez ces mots, Père, ne le grondez pas, cela m'a sans doute sauvé la vie aujourd'hui !

Je suis arrivée au village. Valentin est là, comme convenu.

Mes chers parents, Adieu ! Je vous aime et je pars !

Je vais laisser ce carnet dans la voiture, vous retrouverez l'un dans l'autre.

Je n'en ai plus besoin. Je ne rêve plus ! Je vis ! »

Les autres pages étaient vides.

Bérangère referma doucement le carnet. Elle se sentait bouleversée, transportée par ses découvertes.

Comme elle aurait voulu la connaître, cette jeune femme si proche à son cœur par les combats menés et par la volonté !

1930 ! Cette jeune femme était son arrière-grand-mère !

Bérangère s'était assise sur un tabouret pour feuilleter le

vieux carnet ; elle se pencha et fouilla à nouveau au fond de la malle rapportée la veille de chez ses grands-parents. Une photo jaunie, avec une inscription : Julia 1929, lui permit de donner un visage à son aïeule.

Un visage doux, encadré de longues mèches noires, les sourcils droits, de grands yeux sombres au-dessous du chapeau et une bouche ferme qui ne souriait pas. Lui ressemblait-elle ?

Il fallait qu'elle partageât sa découverte et son enthousiasme, et tout de suite !

Un clic de son téléphone portable, la photo du portrait était prise ; clic et clic, deux photos du texte écrit, et Bérangère se mit à pianoter fiévreusement sur son ordinateur pour raconter l'histoire de Julia. Une sorte d'hommage à cette jeune-fille volontaire qui avait mené le combat pour sa liberté ; un sujet magnifique pour une élève-journaliste. D'ici peu le portrait et l'article qui l'accompagnait seraient envoyés sur sa page Facebook, et à ses contacts préférés sur les autres réseaux sociaux. Ça allait flamber sur la toile !<sup>12</sup>

<sup>13</sup>Voilà, c'est fait. Un récit concis comme taillé à la serpe. Bérangère le relit encore une fois, elle en a la chair de poule, pourtant elle y a travaillé toute la nuit, elle le connaît par cœur. Ça ne devrait plus lui faire cet effet. Et pourtant si. Elle est encore émue par cette Julia qui, au début du siècle dernier a su dire non, affronter ses parents, la société pour vivre sa passion et se battre, aux

---

<sup>12</sup>Je ne sais que te laisser en consigne : Comment Bérangère répond à ses internautes ? C'est toi qui vois, ce que tu veux écrire pour finir...

<sup>13</sup> MÔ

côtés de l'homme qu'elle aime pour sauver des oiseaux. Si ça marche pour elle, ça marchera pour les internautes. Elle y a mis toute sa ferveur. Julia et Bérangère, même combat.

Dans ce texte, musclé, elle a fait de son aïeule l'icône du féminisme d'aujourd'hui.

Par son message, elle crie au monde que c'est encore possible. Il faut enfin abolir les inégalités dont les femmes sont encore victimes. Elle en appelle à toutes les bonnes volontés. Chacun a son rôle à jouer. Elle ne parle pas que des femmes, bien sûr ! Elle cite entre autres Will Smith, Cédric Klapisch, Daniel Radcliffe, Ryan Gosling, qui assument leur engagement. Elle argumente son article – car il s'agit là plus d'un article comme elle a appris à les rédiger au C.F.J. de Paris – en rappelant la fameuse campagne He For She, qui se définit comme "un mouvement de solidarité dédié à l'égalité des sexes rassemblant la moitié de l'humanité pour appuyer l'autre moitié de l'humanité." Elle évoque aussi, bien entendu Denis Mukwege, ce médecin de 64 ans qui a consacré sa vie à «réparer» les femmes victimes de violences sexuelles dans l'est du Congo dont la colère contre les auteurs d'atrocités ne faiblit pas. Et aussi contre ceux qui se taisent. «Quand on ne dénonce pas, on ouvre la porte au bourreau».

Bérangère n'a plus envie de se taire. Si Julia était encore en vie, sûr qu'elle aussi adopterait son combat !

La lueur du petit jour s'allume au-dessus des toits.

Bérangère peut publier son texte, en français, anglais et espagnol, et les photos de Julia. Elle va enfin se coucher, en espérant faire, à son échelle, par ce message, bouger les lignes.

Quand Bérangère se remet devant son écran, elle consulte aussitôt ses pages de réseaux sociaux. La cloche muette de Facebook croule sous le poids des notifications : 242 déjà et presque le même nombre de réponses sur les autres réseaux !

Que des messages d'encouragement, des témoignages venus du monde entier.

Bérangère tient absolument à répondre à chacun.

Et en épluchant chaque message, elle retrouve à plusieurs reprises la même signature : VdeBanjul qui se dit médecin en Gambie. Il a été, dit-il, stagiaire à l'hôpital de Panzi à Bukavu, auprès du Dr Mukweke. Il raconte son expérience, alors qu'il est aujourd'hui installé à Banjoul. Il prétend que c'est en Gambie que la fréquence de mutilations génitales pour les filles de moins de 15 ans est de 56 % !

Comme le Dr Mukweke, il répare toute la journée des enfants et des femmes mutilées. Il dit aussi qu'il veut devenir son ami...

Alors Bérangère pense à aller sur Google rechercher des informations sur ce fameux V de Banjoul. Elle ne peut réprimer un sourire en imaginant que ce V. pourrait correspondre au prénom Valentin. Et aussitôt, elle s' imagine amoureuse, s'envolant pour la Gambie pour soutenir son Valentin, témoigner dans la presse de sa mission et tant pis si elle n'a pas terminé ses études ...

Elle clique donc sur l'icône de Google et, le cœur plein d'espoir, dans la barre de recherche tape : VdeBanjul...

